

L'EGALITE

Revue Politique et Littéraire

*Placer au-dessus de toute préoccupation personnelle
le souci de la sincérité et de la justice. (Cte d'Haussonville)*

Editeur et Rédacteur en chef, WILFRID GASCON

PRIX DES ABONNEMENTS (avec prime)		PRIX DES ABONNEMENTS (sans prime)	
St-Jérôme	Canada	St-Jérôme	Canada
Trois mois.....25 c.....	30 c.	Trois mois.....15 c.....	20 c.
Six mois.....40 c.....	50 c.	Six mois.....20 c.....	40 c.
Un an.....70 c.....	90 c.	Un an.....60 c.....	80 c.

Les abonnements comptent du 1er de chaque mois. Perception à domicile: 10 cts par mois, pour tous les lieux.

Bureaux à ST-JEROME, Terrebonne, P. Q. Place du Marché. Tel. 35

Sommaire — Les Bouilleurs de cru, roman, par E Cadol — Le rêve de M. Chamberlain, par Franceur — Pas de Bazur, s. v. p., par Mécontent — Hors-d'œuvre — La bonne press en France, par Jean Loup — La Revue des Deux-France — Livres, Journaux — Roland par Georges Courteline — Mélanges — Médecine pratique — Trésor de la ménagère — Jeux d'esprit — Gravures: Le monuments de Raphael. — Une leçon.

Prenez note

M. Chs. Desjardins, 206, rue Wolfe, est notre agent-général pour Montréal et la banlieue. Il est autorisé à prendre des abonnements et à en percevoir le prix.

Nos abonnements, dans la ville de Montréal, sont payables mensuellement à notre agent—(10 cents par mois)—ou en bloc par lettre fermée adressée directement à nos bureaux.

Envoi d'un spécimen gratuit sur demande.

POUR LES BAIGNEUSES

—o—

\$2.



Mesdames,

La saison des bains en plein air est passée. La vague est devenue insupportablement froide, et vous êtes réduites à prendre vos douches dans la chambre. L'anneau déluge à jets concentriques de Kelly, vous permettra cette toilette sans les inconvénients qu'elle présentait auparavant. Grâce à cet appareil, vos cheveux ne seront pas mouillés; vous n'éclabousserez ni les murs, ni le parquet. L'anneau déluge avec tube en caoutchouc, complet: \$2. Pour recevoir franco, ajouter 25 cents.

Publié par W. Gascon et imprimé à l'Imprimerie Commerciale, à St-Jérôme, P. Q.

Fabriqué par Ths. Kelly, Bros, 210 Madison Street, Chicago. Dépositaire au Canada, W. Gascon, St-Jérôme.

Les Bouilleurs de cru

PAR

EDOUARD CADOL

(Suite)

Ce n'est pas de refus, bien sûr.

On ne voulait pas « l'offenser » c't homme-là.

—A la vôtre, monsieur Haultinénil.

—Et ça va-t-il comme vous voulez ici ? Vous manque-t-il quelque chose ?

—On ne se plaint quasiment pas n'était qu'il faut faire deux kilomètres pour acheter son tabac, sans vous commander.

—Comment, vous n'avez pas un bureau de tabac dans le village ? Ah ! l'Administration ! Quelle incurie ? Patience ! Si je m'en mêle, vous m'en direz des nouvelles... C'est deux bureaux de tabac qu'il faudra ici.

Ailleurs, c'est un diable de pont, emporté par la crue d'il y a six ans, qu'on retardait toujours de rétablir.

—Comment ! s'écria le candidat, vous n'avez pas encore votre pont ? Ah ! les ingénieurs de l'Administration ! Quelle incurie !... Mais patience, si je m'en mêle, on les fera marcher, ceux des Ponts et Chaussée ! Et vous êtes bien bon de ne réclamer qu'un pont. En vérité, c'est deux ponts qu'il faudra ici. Laissez faire !...

A la réunion, tenue devant une bonne demi-douzaine de campagnards, trop âgés pour aller travailler encore aux champs. Jacques dégoisait un joli boniment appris par cœur, dont ces bonnes gens ne comprenaient pas un mot et qu'ils applaudissaient tout de même.

Puis les poignées de mains marchaient de nouveau.

De nouveau, on prenait un verre et, en rejoignant sa voiture pour gagner le village voisin, s'il rencontrait d'autres commères, nouvelles embrassades de marmots morveux.

Dans les bourgs, c'était plus compliqué, partant plus long

Prendre « un verre » ne suffisait pas.

On lui rendait la politesse, et, à la séance de la réunion, quelque notable beau parler lui coupait parfois la « siflote » pour lui poser des questions.

Sur les bouilleurs de cru ?

Non.

Jamais sur les bouilleurs de cru ; mais sur les grandes questions politiques et sociales.

Ça c'était le chiendent ! Comment contenter « tout le monde et son père ?... »

Les premières fois, dame ! il peina.

Mais à force, il s'en tira à peu près comme Sganarelle, *medecin malgre lui*, par des phrases à mille pattes, où il y en avait pour tous les goûts, si d'aventure on y démêlait quelque chose

Longtemps après le dîner, il rentrait chez lui, épuisé, enroué, ne tenant plus debout, moulu !

—Viens te mettre à table, Jacques disait Rose,

Je t'en souhaite ! Pas d'ombre d'appétit. Trop souvent absorbé « un verre » pour que l'estomac supportât des aliments.

Non. Une tasse de thé ou de camomille, pas plus.

—Alors, viens te reposer, mon ami... »

Se reposer ? Y songeait-elle ? Pas le temps. Elle n'avait donc pas lu le *Semaphore* ?

Trois colonnes d'« attrapage sterling.

Croyait-elle qu'il allait rester là-dessus ? Attends un peu, le *Semaphore* ?... »

Pas gêné pour lui river son clou, du reste ! A cet effet, il avait fondé un journal : le *Bouilleur de cru* : qui disparaîtrait après l'élection.

Et qui est-ce qui le rédigeait, ce journal ?

Pas lui. Un journaliste, un vrai, qu'il avait fait venir de Paris, pour mener la campagne électorale.

En voilà un qui ne s'intimidait guère des polémiques du *Semaphore* !

Les pieds dans le plat, les points sur les i, tout le temps.

Et pas seulement dans l'article de tête : tout le long des quatre pages.

Sous la rubrique : « Monnaie de leur pièce »

il houspillait, il dépiautait les clients de *Semaphore* :

« Ohé ! les puritains ! ce n'est toujours pas chez nous qu'on rencontre des fils de banqueroutiers ! Est-ce que vous nous connaissez des parents qui se soient fait enlever ? Dans quel camp sont-ils, ceux qui s'engraissent à tous les râteliers, prêtent serment à tous les régimes : En tous cas, on peut nous demander, à nous, d'où vient l'argent. »

Toutes perfides qui tombaient dru sur le caquin des adversaires.

— Ton rédacteur ne va-t-il pas un peu loin ? demandait timidement Mme Rose.

— Du tout ! répliquaient avec emportement, son père et ses frères. Hardi, hardi ! C'est le bon combat ; tapez, tapez ! C'est de la politique, de la vraie politique ; sauvons la France !

Pas moins, en ville, certains ne les saluaient plus, montraient des visages crispés.

Il y avait du duel dans l'air.

— Ça va bien ! ça va bien ! répétait le candidat. Ils y ont renoncé à me traiter d'incapable.

On ne décolerait pas, dans la famille.

Mais ce ne sont encore que les bagatelles de la porte.

Laissez ! Que la période électorale soit ouverte, on en verra bien d'autres !

En attendant, au lieu de se reposer, Jacques veillait avec son rédacteur, afin de préparer un numéro à sensation, et de composer de nouvelles affiches.

Croirez-vous ça ?

A peine en faisait-il poser une, qu'elle était couverte par celle des compétiteurs !

Canailles ! Jouons-leur le même tour, et faisons venir du papier de couleur de Paris.

La pauvre Rose se reprochait durement d'avoir fait lever ce lièvre.

Pour un peu, elle se fût mise de l'autre bord, dans l'espoir de décourager son mari.

Savez-vous qu'on en venait à incriminer la vie de garçon de M. de Hautménil.

« Bien connu dans les tripots, pour ne jamais tirer à cinq au baccara. Un noctambule, habitué du « Grand-Seize » au café anglais. Oui,

oui, on sait d'où vient l'argent. Rien à dire. Mais où était allé celui qui manquait de l'héritage paternel, au moment de son mariage ? La « dame de Pique » en savait sans doute quelque chose. »

— Tu as donc été un viveur enragé ? demandait la jeune femme.

En voilà bien d'une autre !

Son propre comité s'étonnait qu'il ne fût pas franc-maçon.

Diabole ! une infériorité. Vite, vite ! qu'il se fit recevoir.

Passe !

Mais voilà qu'un matin, des « hommes à barbe » et pas précisément soignée ! réclamèrent une entrevue, séance tenante.

— Qu'est-ce que c'est encore, que ceux-là ! fit Rose, avec un peu d'appréhension.

Jacques s'y connaissait maintenant.

Aussi, du premier coup d'œil, répondit-il :

— C'est des délégués !

— A quoi vois-tu ça ?

— Raides comme la justice, circonspects et sévères, ils portent le diable en terre, et « tout un monde » sous leur bonnet. Voilà à quoi ça se voit.

— Tu vas les recevoir ?

— Et sans les faire attendre ! . . .

Affectant la gravité, Jacques descendit au salon, où on les avait introduits.

Une grande heure, il resta en conférence avec eux.

Après quoi, remontant, songeur, il montra à sa femme, un visage quelque peu bouleversé.

— Mon Dieu ! s'exclama-t-elle, que t'ont-ils dit, ces vilains gens ?

— Ils m'ont dit qu'ils m'apportent trois mille voix, à condition.

— Quelle condition ?

— A condition . . . à condition . . . Ne t'effraie pas, Rose . . .

— Dis vite, mon ami.

— Eh bien ! . . . à condition de m'incorporer dans la société de . . . l'autopsie mutuelle.

Il appréhendait que sa femme ne se gendar mat, ne s'emportât.

Non.

Immuable et muette, elle l'englobait d'un regard indéfinissable.

(A suivre)

LE RÊVE DE M. CHAMBERLAIN

La question se pose ainsi : Les Canadiens-français désirent-ils se fondre dans le grand tout anglo-saxon ? Ou encore, sont-ils prêts à consentir à l'union législative, avec la fédération impériale comme moyen ?

Ils sont peu nombreux, espérons-nous, ceux qui voudraient se lever pour répondre : *oui* !

Un point en notre faveur.

Si la confédération canadienne comme corps, par l'organe de ses représentants aux communes, approuvait le plan de M. Chamberlain et désirait lui donner un commencement d'exécution, la province de Québec, le vieux Canada français, pourrait-il tirer son épingle du jeu ? En d'autres termes, les Canadiens-français auraient-ils le droit, le pouvoir, de dégager leur pays de cette affaire ?

Ici apparaît l'importance du lien fédéral. Cartier, qu'on dit être un homme, avait-il prévu cet aléa ? Et, s'il l'a prévu, a-t-il songé à faire de la confédération canadienne un simple pacte d'union révocable à volonté par les parties, ou bien, inconsciemment ou non, nous a-t-il enchaîné au char des provinces anglaises de l'Amérique du Nord pour être la chose de celles-ci ? L'ancien collègue de sir John, l'ennemi des Canadiens-français, a-t-il voulu sacrifier notre avenir comme peuple pour l'orgueil d'attacher son nom à une combinaison politique, très belle au point de vue anglais, mais qui peut être le levier puissant qui servira à écraser notre nationalité ?

Si c'était là l'horrible pensée de Cartier, ce Français ne serait plus grand homme, mais un grand criminel et un misérable traître !

En attendant, nous constatons avec inquiétude que le groupement des colonies britanniques entre dans le plan fédératif de Chamberlain pour grossir les forces et la richesse de l'Angleterre. Nous rappelons ici les paroles du secrétaire des Colonies : « La fédération impériale ne s'accomplira que par degrés. L'un de ces degrés, auquel nous attachons une très-grande importance, est incontestablement le

groupement des colonies ; aussi, nous réjouissons-nous en ce pays de voir que le Canada a déjà montré le chemin de ce côté avec des résultats qui ont puissamment contribué à sa puissance et à sa prospérité. »

Sans doute, le fédéralisme a ses avantages indiscutables, en ce qu'il permet à de petits états, trop faibles individuellement, de s'unir pour protéger leurs intérêts au dehors ou augmenter leur prospérité à l'intérieur ; mais encore faut-il que chaque état fédéralisé trouve dans l'union une sauvegarde à ses intérêts propres, d'abord ; et il serait bien maladroit l'état qui s'engagerait sans condition à subir indéfiniment une politique qui tournerait plus tard contre lui.

A l'heure qu'il est, il devient urgent d'examiner si la province de Québec, jetée comme malgré elle dans la confédération canadienne, s'est ménagé au moins une porte de sortie, advenant le cas d'un conflit sérieux d'intérêt avec les autres provinces. Les grands hommes qui ont manigancé la fédération en 1867 ont dû prévoir ce qui arrive aujourd'hui, ce qui peut secouer le Canada, demain. Car, la si province de Québec ne pouvait point passer tranquillement par la porte, elle sortirait avec fracas par une brèche.

Ici, il est bon de rapporter la suite du discours de M. Chamberlain. Nous reprenons où nous avons laissé la dernière fois :

Sur toutes ces questions, ce n'est pas à nous à donner notre avis ; ce n'est pas à nous de vous imposer de quelque façon que ce soit notre intervention non plus que notre aide. Il est inutile de vous dire que nous sommes entièrement à votre service s'il nous est possible de vous aider à réaliser vos désirs. Mais en même temps, je puis vous assurer au nom du peuple de ce pays que nous vous souhaitons sincèrement de réussir dans vos efforts, convaincus comme nous le sommes que dans votre cas comme dans celui du Canada, ils contribueront à votre prospérité et à votre puissance. Mais pour ce qui regarde la question principale, c'est-à-dire la fédération de l'empire, tout dépend du sentiment qui existe dans les colonies elles-mêmes. Sur cette question nous nous portons au-devant de vous à moitié chemin. Ce qu'il s'a-

git de savoir, c'est si, à l'heure qu'il est, le sentiment populaire bien éclairé est suffisamment en faveur d'une union plus resserrée pour nous justifier de considérer les propositions pratiques qui pourraient lui donner une forme définitive.

« Je sens que le besoin se fait réellement sentir d'un meilleur rouage pour les fins de la consultation entre les colonies autonomes et la mère-patrie, et il m'est souvent venu à l'esprit — c'est un sentiment tout personnel chez moi — qu'il serait possible de créer un grand conseil de l'empire auquel les colonies enverraient des plénipotentiaires officiels — « non pas seulement des délégués incapables de parler en leurs noms sans en référer à leurs gouvernements respectifs » mais des personnes qui par leur position dans les colonies, par leur caractère officiel et par leur parfaite communauté d'idées avec leurs compatriotes seraient en état de donner un avis d'une grande valeur sur toutes les questions qui leur seraient soumises. « Si ce conseil était institué il prendrait de suite une importance énorme » et il est bien évident qu'il pourrait devenir quelque chose de plus grand encore : il pourrait devenir avec le temps ce Conseil Fédéral que nous devons toujours tenir devant nos yeux comme l'idéal suprême.

Nous avertissons M. Chamberlain que cet idéal n'est pas le nôtre.

FRANCOEUR.

PAS DE BAZAR, S. V. P.

Monsieur le Rédacteur,

Je suis un citoyen contribuable de Saint-Jérôme, et vous savez ce que cette qualité me coûte de taxes exigées tant par la corporation municipale que par la commission scolaire. Je suis, de plus, catholique et catholique pratiquant. Vous savez encore ce que cette qualité va me coûter pour la construction de la nouvelle église, sans compter les quêtes qui se font à l'église dans ce but et dans d'autres. Vous admettez donc que ma bourse s'allège d'une manière prodigieuse avant même que j'aie pensé à manger et à faire manger ma famille.

Eh bien ! Monsieur, j'apprends que certaines personnes veulent de nouveau organiser un bazar en faveur des Sœurs Grises. Croyez-vous que cela soit raisonnable ? Sans compter

que ma femme et mes filles iront au bazar passer leurs journées et soirées au grand détriment de leur ménage ; il me faudra encore donner de l'argent à mes garçons.

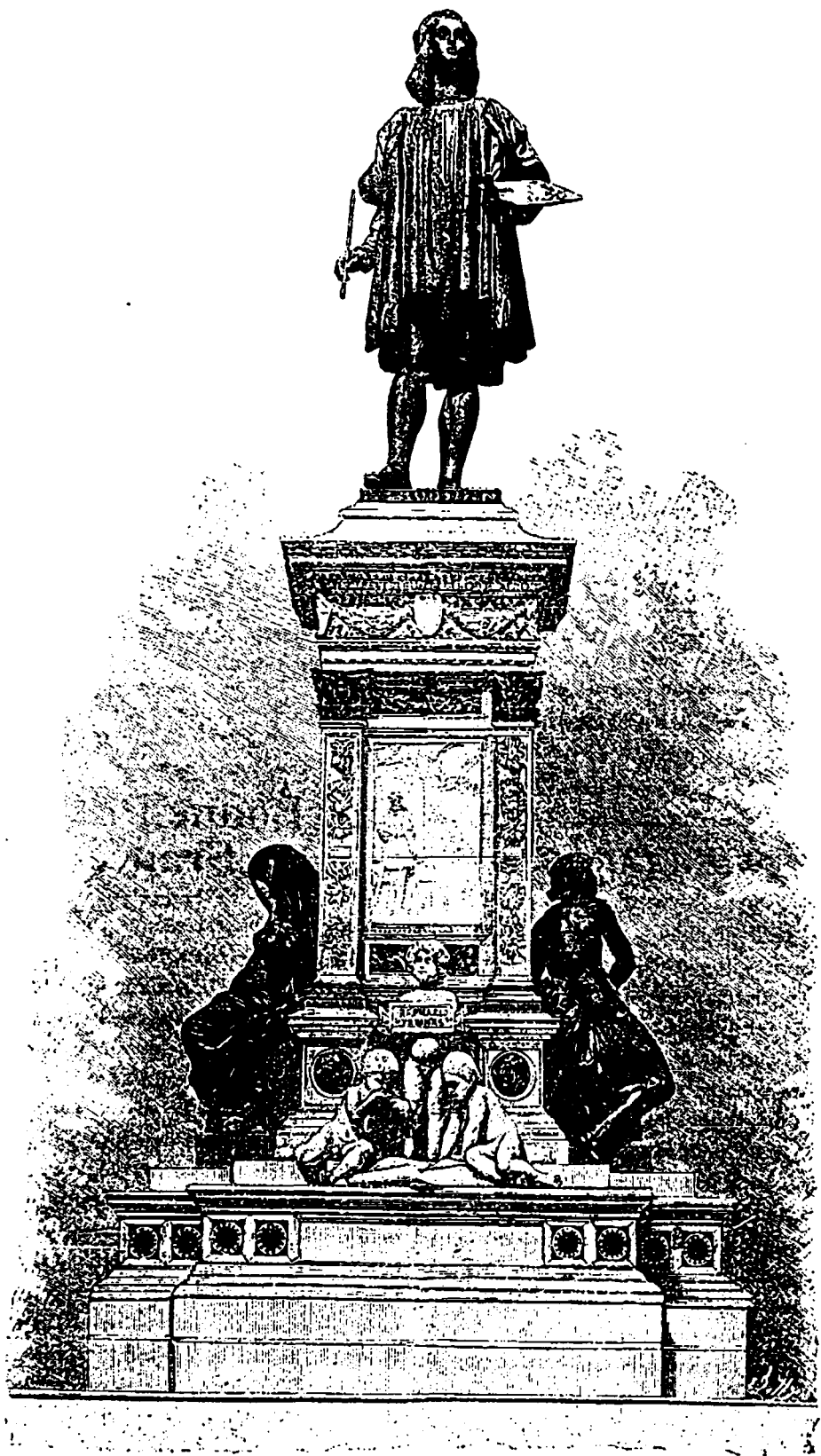
Je vous le dis en toute franchise, pour moi, ces bazars sont immoraux et contre l'ordre public et social. Celle qui vend le mieux les objets ou qui remplit plus vite ses listes est celle qui sait se rendre la plus désirable. Je n'en finirais plus si je voulais énumérer tous les inconvénients — pour ne pas employer une plus forte expression — que l'on rencontre dans ces réunions de filles et de garçons à qui on laisse une liberté qui dégénère en licence. Notre curé qui défend aux jeunes gens de jouer la comédie où il y a des rôles de femmes et d'hommes, devrait avec plus de raison prohiber ces bazars. Il ferait d'ailleurs comme on fait dans maintes paroisses aujourd'hui. Avant longtemps on passera une loi qui interdira ces exploitations la plupart du temps organisées par des vieilles filles ou des femmes qui ont des loisirs.

MÉCONTENT.

La Bonne Presse de France

Nous croyons fermement que l'extrait de *l'Autorité* (*Pour Dieu, pour la France !*) que nous avons donné la semaine dernière est suffisant pour édifier le Canayen le plus jobard sur les pieuses intentions de la bonne presse en France et sur la sincérité de ses opinions catholiques. Appeler un évêque (Mgr Fuzet) *le camarade Fuzet*, c'est déjà un joli commencement, et il n'y a qu'un rat d'église pour se permettre une impertinence comme celle-là, au nom de la religion. Et son *compère*, alors, le curé aux *superbes cabrioles*, qu'en dit-il ? D'abord, l'écrivain catholique ne prétend-il pas, avec le camarade Fuzet, que Gustave (Mgr Germain, ancien curé) était *trop bête pour être évêque* ? Et remarquez que ces gossières sont

(Suite à la Seme page)





écrites dans l'organe orthodoxe alors que l'abbé Germain est devenu par la consécration, évêque de Rodez.

Que sera cet évêque ? On peut en juger par son passé. L'écrivain de *l'Autorité* nous assure qu'il a toujours dormi dans la peau d'un faneant, d'un vaniteux, d'un courtisan. « Vaniteux et courtisan ! », voilà la glorieuse devise qui devait briller en lettres d'or dans l'azur de son blason.

Pouah !

Et voilà les goujats que la masse de notre clergé nous donnent en exemple !

Mais que diraient donc nos prêtres si, nous rendant à leur désir, nous leur décochions, de temps en temps, sous prétexte de défendre les bons principes, des aménités à l'eau... bénite, dans le genre de celles dont ces écrivains catholiques de France se montrent si prodigues envers leurs évêques ? Jamais le *Canada-Review*, à l'époque où l'indignation du public canadien était montée à son comble, n'a osé écrire les choses détestables que l'on relève tous les jours dans la bonne presse française. Et, cependant, le *Canada-Review*, la *Liberté*, etc, avaient la morale outragée à venger, l'intégrité et l'honneur du foyer domestique, aussi bien que l'innocence des enfants, à protéger contre la lubricité en soutane ; et pour l'avoir fait dignement, nos confrères ont été interdits. En France, simplement parce qu'un évêque, sous prétexte de suivre les conseils de Léon XIII,—comme dit Cassagnac lui-même sous sa signature,—se rallie à la politique républicaine, on le traite de courtisan, de vaniteux, de fainéant, d'acrobate (comme Tarte, alors !) qui ne réussit qu'après d'interminables cabrioles à décrocher la timbale, c'est-à-dire la mitre (comparaison de *l'Autorité*).

Encore si notre clergé se contentait d'appeler ces hypocrites des misérables, mais loin de là, il nous les donne comme modèles !

Ah ! bien, merci ! nous pouvons discuter les actes du clergé sans l'insulter de la sorte, et nous n'avons point besoin de ce vil moyen pour établir la justice des causes que nous défendons.

Mais poursuivons la lecture de l'article de *l'Autorité* ; c'est de plus en plus édifiant.

UN ÉVÊQUE FIN-DE-SIÈCLE

(Suite)

M. Drumont écrivait, il y a quelques semaines, que l'on voit des évêques, sans énergie, lâcher tranquillement Jésus-Christ, du matin au soir et du soir au matin. Germain est un lâcheur de fort calibre. Il lâcha les royalistes et ses meilleurs amis et se fit orléaniste pour plaire à Mgr Besson. Il convoitait alors la paroisse de Saint-Baudile, et il l'obtint. Puis, il lâcha les orléanistes et se coucha, à plat ventre, aux pieds de la Marianne pour devenir évêque, si la chose était possible.

Quand Mgr Fuzet eut décroché la timbale, c'est-à-dire la mitre, pour employer le langage familier de ce dernier, Germain, mordu par l'ambition, lui dit : « Camarade, fais-moi la courte échelle.—Mon cher lui répondit celui-ci, tu sais ce que font les chiens savants pour gagner un morceau de sucre. Ils sautent la corde. Eh bien, à toi maintenant. »

Nous savons comment l'ambitieux Germain est devenu en douze ans, un acrobate de premier ordre.

Il a fait des cabrioles supérieures devant Mgr Besson, qui le goguenardait. Il avait des flatteries grimaçantes pour Mgr Gilly, qui le détestait.

A la suite de certains services, Mgr Fuzel voulait faire nommer Germain protonotaire apostolique. Mgr Gilly donna au Nonce des renseignements tels, que le Nonce dit à l'évêque de Beauvais : « Vous voyez, c'est impossible ! On n'a jamais pu connaître la nature de ces renseignements. »

C'est alors que Germain, tourmenté par la peur de perdre la mitre, écrivit à Mgr Gilly une lettre cocasse dans laquelle il l'adjura, en nom de sa vieille amitié, et lui promit un dévouement sans mesure.

JEAN LOUP.

(A suivre)

Hors-d'œuvre

De la "Patrie", 23 octobre :—

Hier, après avoir pris un dîner très-abondant, le Rev. Frère Allanius, des Ecoles Chrétiennes, s'est trouvé subitement indisposé et a expiré.

Il y a de l'avachissement dans l'air !

Nous lisons dans le *Nord* :

Le *Labrador*, sur lequel s'était embarqué Sa Grandeur Mgr Bruchési, a dû arriver à Londres aujourd'hui.

Vous avez bien lu ? A Londres !

Faut-il qu'on soit ignare pour écrire que le *Labrador* est allé accosté à Londres, sur la Tamise, alors que le fort de destination de ce navire est Liverpool, dans la mer d'Irlande, à l'autre extrémité de l'Angleterre.

Non-seulement, M. Beaulieu a besoin de lire du bon français, mais il devrait encore se procurer une bonne géographie et l'étudier dans les loisirs que lui laissent les travaux de sa profession.

!!...

C'est comme la *Presse*, d'ailleurs, qui plaçait la ville d'Urbain en France, lors de l'inauguration du monument de Raphaël (v. "La Presse" du Samedi, 25 septembre)

Le Correspondant spécial de la *Presse*, écrit à ce journal, à propos du projet d'élever un monument au curé Labelle, qu'on enverra des listes de souscription en France même où le regretté patriote a été si connu. C'est une heureuse idée. Mais nous devons nous sentir diablement honteux si les Français répondent à l'appel, après l'échec qu'ils ont subi en Canada dans le prélèvement de souscriptions pour le monument à Victor Hugo.

Nous nous rappelons fort bien que M. Beaugrand a été le seul qui s'inscrivit en tête de la liste ouverte par la *Patrie*, à la demande du maire de Besançon. Et pourtant Victor Hugo est le génie poétique du siècle, connu chez toutes

les nations littéraires, universellement admiré des penseurs. Ici même, en Canada, à Montréal, une librairie obscurantiste lui avait fait l'honneur de refuser la vente de ses œuvres. C'est dire qu'il était passablement connu des Canayens. Et, cependant, le maire de Besançon ne recueillit que vingt dollars, produit de la souscription personnelle du directeur de la *Patrie*. Enfin, les Français vont avoir l'occasion de nous donner une bonne leçon de solidarité et, peut-être, de politesse internationales.

Une œuvre patriotique :

Celle entreprise par M. Godfroy Langlois, M. Achille Fortier et quelques autres qui demandent des lettres d'incorporation pour un théâtre et un conservatoire français qu'ils vont établir à Montréal. Pas de flâ-flâ, avec ces scholastiquains, mais de la bonne et durable besogne. Bravo !

ENGELURE. — Les engelures ordinaires se guérissent avec un cataplasme à l'eau froide de farine de moutarde noire appliqué entre deux mousselines pendant une demi-heure sur la partie démangeante. Renouvelez ce traitement chaque soir jusqu'à fiévrissure des engelures ; le plus souvent, deux ou trois jours suffisent.

On guérit les engelures ulcérées avec perte de substances par une dissolution de 8 grammes de camphre pulvérisé dans 32 grammes de baume noir du Pérou. On en frotte tous les soirs la partie malade, qu'on a bien fait chauffer préalablement ; les engelures en suppuration ne résistent pas une semaine à ce traitement.

MAUX DE GORGE. — Les maux de gorge non soignés peuvent prendre de la gravité et devenir, selon que le pharynx, le larynx ou les amygdales sont enflammés, angine, catarrhe ou amygdalite. On peut prévenir tous les accidents avec cinq centigrammes d'émétique mélangés avec trois verres d'eau froide ; on en prend à jeun et couche pour favoriser la transpiration, un verre de quart d'heure en quart d'heure. Quand les nausées viennent, on prend de cinq minutes en cinq minutes un verre d'eau tiède pour rendre les vomissements moins pénibles.

ROLAND

La scène se passe au théâtre de la Porte-Saint-Denis.

Pieffroy (dans la coulisse, attendant son entrée).—Quand je songe que dans cinq minutes j'aurai paru devant mon juge, j'en suis malade d'émotion. (Applaudissements lointains). Hein, entendez-vous ? C'est Sarah . . . Elle joue la fille de Ganelon ; et avec un succès ! . . . Moi, jusqu'ici, j'ai rempli l'humble emploi d'un messager sarrasin ; ça consistait à saluer Charlemagne et à lui remettre une lettre avec toutes les marques de la considération la plus distinguée. Je m'en tirais assez gentiment, mais enfin, comme effet produit, c'était plutôt limité. Or, Ledaïm, qui remplit le petit rôle de Roland, s'étant trouvé subitement indisposé, j'ai profité de la circonstance pour faire un petit peu de chahut : je suis allé trouvé Dubonnel, directeur de ce théâtre, je lui ai représenté que, depuis dix-huit ans, mon mérite avait été tenu sous le boisseau, que cela était ridicule de laisser le talent dans l'ombre en lui refusant systématiquement toute occasion de se produire et j'ai conclu en sollicitant l'avantage de remplacer Ledaïm au pied levé. Dubonnel, qui est bon garçon, a accepté de me mettre à l'épreuve, en sorte que je vais débiter tout à l'heure dans le rôle de Roland ; vingt lignes, dont je ne sais d'ailleurs pas la première syllabe ; oh ! mais là, rien ! pas une broque ! C'est même assez curieux, ce manque complet de mémoire chez un homme qui exerce la profession de comédien. Ainsi, voilà huit heures que je potasse mon rôle ; eh bien, il y a rien de fait ; sorti de : " Ah ah ! voici ma fidèle armée ! " je ne me rappelle pas un mot. (Philosophe) Ah ! et puis je m'en fiche, je prendrai du souffleur. (Nouveaux applaudissements au loin). Crée Sarah, va ! . . . Pourtant, j'ai encore deux minutes avant de faire mon entrée ; si j'essayais de rassembler mes souvenirs . . . Voyons, j'entre en scène et je dis : " Ah ! ah ! voici ma fidèle armée ! . . . " Heu ! " Voici ma fidèle armée ! . . . " Parfaitement ! je ne me rappelle pas un mot. Jamais je ne pourrai en sortir.

L'avertisseur (accourant).—A vous là vous ! Pieffroy. — Voilà ! (A part). Ah ! et puis je m'en fiche ; je prendrai du souffleur. (Il entre en scène. Claque. Mouvement de curiosité. On entend : " C'est le débutant. Joli garçon ; joli costume ; belle tenue, " etc. Mélodrame à l'orchestre).

Pieffroy, jouent. — " Ah ! voici ma fidèle armée ! . . . " Euh . . .

Le souffleur, à mi-voix. — " Voici mes vieux compagnons d'armes ; salut, ô mes preux ! "

Pieffroy. — " Voici mes vieux compagnons d'armes ; salut aux nez creux. (Rires dans la salle).

Le souffleur. — " O mes preux ! "

Pieffroy — Quoi ?

Le souffleur. — " O mes preux ! "

Pieffroy, rectifiant. — " Au lépreux ! Salut aux lépreux ! " Euh.

Le souffleur, qui y renonce. — " Roland, venant à l'avant-scène et posant la main gauche sur le pommeau de l'épée : " Je suis le fameux paladin ! "

Pieffroy. — Ah ! oui. (D'une voix éclatante). " Je suis le fameux Paul Adam ! "

Le souffleur. — " Paladin ! "

Pieffroy, se reprenant. — " Peladan ! " Pardon : " Je suis le fameux Peladan ! "

Le souffleur. — " Autour de mon nom brille une légende illustre. "

Pieffroy. — " Auteur de " Mon nombril, " légende illustrée. "

Le souffleur. — " Par cent faits. "

Pieffroy.—" Par Sanfourche. " Euh . . . euh . . . (A part.) Je ne me rappelle pas un mot, c'est épâtant. Avec ça, le public commence à faire une tête ! . . . Tout à l'heure, ça va se gâter. (Haut.) Heu . . . heu . . . (Tumulte à l'orchestre).

Le souffleur. — " Eh bien ! mes preux. "

Pieffroy. — " Eh bien ! lépreux. "

Le public. — Assez ! à la porte !

Le souffleur. — " Aussi vrai que je suis Roland. "

Pieffroy. — " Aussi vrai que je suis Laurent . . . euh . . . Durand ! non, pas Durand . . . ; Chose ! "

Le souffleur. — “ Aussi vrai que je suis neveu de Charlemagne. ”

Pieffroy. — “ Aussi vrai que je suis le vieux Charlemagne. . . ”

Le souffleur. — “ Je suis content. ”

Pieffroy, avec autorité. — “ Je suis Gontran. ”

Le souffleur. — Avoir tant de vaillance. . . ”

Pieffroy. — “ Avorton de Mayence ! euh. . . euh. . . je suis Gontran, avorton de Mayence ? . . euh. . . euh. . . Salut aux lépreux ! ” (Dans la salle, potin indescriptible. Huées ; sifflets aigus, cris d'oiseaux. — Conspuez le débutant ! A la porte ! le rideau !)

Pieffroy, justement indigné. — Oh ! vous pouvez faire du pétard si vous voulez, ça ne change rien à la question ! (Très affirmatif.) “ Je suis Gontran, vous dis-je, et je suis également Laurent, et même l'empereur Charlemagne ! ” Honte et mépris à la cabale ! C'est une indignité de s'opposer ainsi à l'explosion des talents jeunes !

Le public. — Au rideau ! Des excuses ! On insulte les spectateurs !

Le souffleur, qui tient bon. “ Sus aux Sarrasins ! ”

Pieffroy. — “ Suce un Sarrasin ! ”

Le public. — Assez ! Assez donc !

Le souffleur. — “ Jeux voir tournoyer au-dessus de leurs têtes l'épée immense du grand empereur ! ”

Pieffroy. — Je veux voir tournoyer au-dessus de leurs têtes les pieds immenses du grand empereur ! ”

Le régisseur, paraissant en scène. — Retirez-vous !

Pieffroy. — Jamais !

Le régisseur. — A moi ! (Entrent des machinistes, des pompiers, des garyons d'accessoires, lesquels s'emparent de Pieffroy. Hurlements dans la salle.)

Pieffroy, soulevé de terre et emmené à bout de bras. — Je n'ai pas fini, je n'ai pas fini ! C'est ignoble ! On veut m'empêcher de me produire ! . . . “ Salut aux lépreux ! Salut aux lépreux ! Je suis. . . euh. . . Je suis Galswinthe. . . ! ” (Il disparaît.)

GEORGES COURTELINE.

Melanges

Le British Museum possède des livres écrits sur la brique, des tuiles, des coquilles d'huîtres, des os, des pierres plates, de l'écorce, des feuilles, des morceaux d'ivoire, de cuir, de porcelaine, de plomb, de fer et de bois. Il y a aussi deux exemplaires de la bible écrits sur des feuilles de palmier.

L'administrateur d'une agence de journaux français a voulu savoir quel est l'homme public auquel les journaux font le plus souvent allusion dans le monde entier. Napoléon Ier est en premier lieu. Viennent ensuite l'Empereur d'Allemagne, le prince Bismark et en quatrième lieu M. Gladstone.

Les fameux chevaux couleur crème de la Reine Victoria, sont si rarement employés qu'ils engraisseraient beaucoup et deviennent vicieux. Ils sont tellement rétifs qu'il faut leur retenir les pattes de devant pour les faire partir. Quand ils doivent sortir pour une cérémonie de quelque importance, un corps de musique vient dans les écuries les sérénader plusieurs jours d'avance, afin qu'il s'habitue au bruit des cuivres et des tambours.

Ca et la

— Bien des gens règlent leur vie sur des maximes qu'ils ne voudraient pas voir graver sur leur tombeau.

VALTOUR.

— Ce n'est plus la renommée qui distingue les hommes, c'est la publicité.

DR DERPRÉS.

— Dans le mariage, chacun des conjoints connaît admirablement les devoirs de l'autre.

VALTOUR.

— L'Angleterre va aux Indes, l'Allemagne va en Amérique, la France émigre à Paris.

MAXIME DU CAMP.

LA REVUE DES DEUX-FRANCES

SONS PROGRAMME

En fondant la "*Revue des deux Frances*," nous avons un double but :

D'abord, resserrer davantage encore les liens qui unissent depuis des siècles le Canada à la France. Puis un but purement intellectuel, celui de répandre, de diffuser les écrivains français au Canada et les auteurs canadiens en France.

Nous voulons confondre les deux littératures, nous voulons que le même retentissement qui accompagne en France l'éclosion d'une œuvre nouvelle, d'un penseur ou d'un artiste, ait écho immédiat de l'autre côté de l'Océan. De même, nous voulons que rien de ce qui se passe au Canada ne reste ignoré chez nous. Nous voulons apprendre aux Français à mieux connaître leurs frères du Canada et aux Canadiens à approfondir leurs frères de France.

Nous croyons qu'ainsi présentée, notre ambition se borne à remplir un rôle essentiellement civilisateur, purement artistique, et que nous n'aurons aucune ingérence politique à craindre. Nous n'avons pas à discuter ici les formes gouvernementales qu'il a plu aux deux pays, librement consultés, de prendre. La monarchique Angleterre a donné quelquefois l'exemple d'une tolérance que la France républicaine n'a point su imiter. Nous sommes les simples apôtres du progrès qui veut l'union de tous les peuples dans la paix.

La tâche n'est pas impossible à remplir. A qui connaît les affinités de race entre les Français du nouveau et de l'ancien monde, l'œuvre que nous entreprenons ne semblera pas au-dessus de nos forces. Les vues, les caractères, les idiomes sont les mêmes ici et là. C'est à peine si le temps en a défloré la surface ; le fond est resté intact, invariable. Dépouillez le Parisien sceptique, gouaillieur, de cette enveloppe mondaine dont notre fin de siècle l'a recouvert, et vous retrouverez le Gaulois d'esprit et d'allure qu'est le Québécois.

Nous n'entrerons dans la politique intérieure militante d'aucun des deux pays. Nous plaçons

l'œuvre à accomplir au-dessus des partis.

Et c'est surtout aux jeunes esprits, à ceux à qui appartient l'avenir, que nous nous adressons. Il faut que cette génération se fonde par dessus l'Océan. Il faut qu'il y ait bien deux Frances intellectuellement réunies, et que le même souffle de pensée qui passe sur l'une se continue sur l'autre.

A ceux qui comprennent ce qu'il y a de grand et d'utile dans ce concept de nous aider. Leur concours sera d'autant plus efficace qu'il se fera moins attendre.

Voilà une patriotique idée dont nous n'avions jamais osé rêver la réalisation. C'est fait, pourtant. Il y a encore de braves cœurs qui battent pour nous en France.

TRESOR DE LA MENAGERE

MOYEN D'EMPÊCHER LES VERRES DE LAMPES DE SE BRISER.—Il suffit de donner un coup de diamant dans toute la longueur du verre. Si un excès de chaleur provoque la dilatation, le verre se fendra sur le trait au diamant et pourra durer très longtemps ainsi fendu.

MOYEN DE FAIRE PONDRE EN TOUT TEMPS LES POULES, MÊME AUX JOURS LES PLUS FROIDS.—Faire sécher au four ou dans une étuve chauffée à 35 ou 40° des écorces de graines de lin, les moulin ensuite dans un moulin quelconque, fût-ce dans un moulin à café, ou les broyer avec un pilon, de manière à obtenir une sorte de farine grossière.

Faire bouillir cette farine dans quantité d'eau suffisante pour la bien délayer.

A la mixture ainsi préparée, mélanger de la farine de glands et du son de froment.

Il faut le même poids de chacun des trois substances.

Elles sont pétries ensemble jusqu'à production d'une pâte assez ferme pour permettre d'en faire de petites boules de la dimension d'une fève.

Ces boulettes sont données en nourriture aux poules, qui doivent être tenues chaudement. Les œufs qu'elles pondent, quand elles sont soumises à ce régime pendant l'hiver, sont des plus beaux et ont parfois deux jaunes.

Livres, Journaux, Etc.

Le Samedi, Numéro du 23 octobre; frontispice: Plaisirs champêtres.—Emaux et Camées, poésie de F. Coppée.—Instantanés parisiens, Jean Richepin.—L'abbé Laprise, conte.—Poum, nouvelle, par Margnerite.—Chronique universelle illustrée, par Louis Perrou, illustrations; la Madone de Sant Agostino, à Rome; la fusée électrique, de Heilman; Naufrage du torpilleur No. 26.—Les aventures de Mathurin Goncé, nouvelle.—Chronique théâtrale.—Modes parisiennes, deux gravures.—Devinettes, Variétés, Casse-tête chinois, 26 gravures, etc. Le no 5 cents.

Par suite d'un arrangement avec l'administration du *Samedi*, nous publions, toutes les semaines, deux des meilleurs planches choisies entre celles publiées par cette excellente publication. Nous donnons aujourd'hui le monument de Raphaël à Urbino (France) et une gravure de beaux-arts: Une leçon.

Le Naturaliste Canadien (Chicoutimi) Sommaire du numéro de Septembre:—Le Nord de la vallée du Lac St-Jean, P.-Dumais. Curiosités végétales, Henri Tielemans. Encore l'immunité antimoustiquaire. Eau minérale de Berthier. Épilogue du fléau des chenilles au Saguenay. Les revues scientifiques au Canada. Publications reçues. Les journaux. Vient de paraître.

Le Naturaliste canadien paraît au commencement de chaque mois, par livraison de 16 à 20 pages in 8o.

Le prix de l'abonnement pour le Canada et les Etats Unis est d'une piastre par année.—Pour la France et les autres pays de l'Union postale, six francs.

AUX MUSICIENS

Comme choix de musique, le dernier numéro du *Passe-Temps* est incomparable. Chansons; *Stances à Manon*, Paul Delmet; pour piano: *Fête Galante*, morceau à 4 mains, P. Lacôme; pour violon: *Gavotte Pampalour*, Paul Durranc.

Le Passe-Temps donne tous les quinze jours huit pages de musique nouvelle et choisie, soit 208 pages par année.

Abonnement, \$1.50; 6 mois, 75 cts. Un numéro, 5 cts. Abonnement d'essai, trois mois, 25 cts. Adresse. *Le Passe Temps*, Montréal, Can.

L'ART MUSICAL

SOMMAIRE DU NUMERO D'OCTOBRE

A nos Lecteurs: La Musique de Chopin: Nos Musiciens: La Larynx chez les Chanteurs: Melle Cécile Chaminade: Artistes Considérés Œuvres de Melle Chaminade: A Propos des "Maitres-Chanteurs": L'art dans la construction des piano: Notes et Informations: Montréal: La Musique au Japon: L'Influence de la Musique sur les Bêtes: Canards à la Mascagni: Les Musiciens Canadiens en Europe: Les Disparus: Carnet Mondain: Québec.—Trois-Rivières: Correspondance d'Europe: Correspondance d'Amérique: Instruments:

A la librairie Saint-Jérôme. Choix nouveau de tapisseries, d'accordéons et de cartes à jouer. Nombreux articles d'école et de fantaisie.

NOUVEAU MAGASIN

L. J. A. LAMBERT

MARCHAND DE NOUVEAUTÉS

GRAND ASSORTIMENT DE...

Merceries, Tweeds, Etoffes à Robes, Etoffes à Pantalons, Cachemires, Flanellettes, etc.

Assortiment très varié de

Chemises et Cravates, Chapeaux, Cusquettes, Chaussures, Claques, etc.

Une visite est spécialement sollicitée.

L. J. A. LAMBERT

Bloc Vannier, Rue St-Georges

ST-JEROME

JEUX D'ESPRIT

LOGOGRIPE

Avec cinq pieds je suis fragile ;
Réduit à trois je suis rampant ;
Pour peu, mon cher lecteur, que vous soyez
[habile,
Vous trouverez en moi ce qu'on fait en dormant.

CHARADE

Mon maître porte à mon premier
Une mortelle haine,
Et le poursuit jusque dans son grenier ;
Mais ce n'est pas sans peine
Qu'il se procure mon dernier,
S'il n'a près de lui la fontaine.
Mon tout convient au jardinier.

ENIGME

Quand je suis sous les pieds, je marche sur la tête.

Solutions des derniers problèmes :

ENIGME : Rime.

CHARADE : Pas-sage.

UN SAUVETAGE EMOUVANT

Un enfant sanve d'une maniere merveil-
leuse

Dans les millec iles il y en a une appelée Grindstone. Elle a sept milles de longueur et trois de largeur. Les habitants de cette ile sont des gens oien renseignés qui s'occupent de culture et travaillent comme carriers pour gagner leur vie.

Dans la demeure d'un des habitants de cette ile, vit Florence J. Sturdivant la fille âgée de quatre ans de M. et Mme William Sturdivant. Au mois de février 1896, Florence fut atteinte de fièvres scarlatines, ce qui la rendit très faible : elle devint si malade que les médecins n'avaient aucun espoir de la sauver. C'est a cette époque critique, quand on eut perdu tout espoir, que l'ange de la santé fit son apparition sur la scène, fit disparaître les douleurs et les souffran-

ces que la petite Florence endurait et lui redonna la santé et la force. Nous allons permettre au père de faire le récit de la maladie et de la guérison de sa petite fille.

M. Sturdivant dit : « Florence fut atteinte de fièvres scarlatines et nous mandâmes de suite le médecin. Il lui donna une prescription que nous suivîmes à la lettre et nous donnâmes à l'enfant les meilleurs soins. Au bout de quelques semaines, la fièvre commença à disparaître, mais Florence était encore très faible. Elle se plaignait de douleurs atroces au dos et à l'estomac. Nous fîmes tout ce qui était en notre pouvoir pour la soulager, mais sans obtenir de bons résultats. Le médecin lui-même ne pouvait rien faire pour lui donner du soulagement.

« Finalement, au bout le quatre mois de traitement nous trouvâmes notre patientes complètement épuisée. Nous fîmes alors mander un autre médecin, et son diagnostic fut le même que celui de notre propre médecin, et dit qu'elle souffrait de fièvre scarlatine. Il prescrivit un traitement que nous suivîmes à la lettre pendant trois mois, mais au lieu de s'améliorer, la santé de Florence continua à empirer.

« Mme Sturdivant et moi étions complètement découragés. Un des frères de ma femme qui était visite chez nous, nous conseilla de faire usage des Pilules Roses du Dr Willams. J'en achetai une boîte et Florence commença de suite à en prendre. Nous étions alors au mois d'octobre 1896. Après avoir pris ces pilules pendant quelque temps, nous remarquâmes un grand changement pour le mieux. Ses forces commençaient à revenir et elles pouvait s'asseoir dans sou lit. Elle avait meilleur appétit. Nous nous appercevions qu'elle avait les yeux plus clairs.

« Nous ne saurions louer trop hautement les propriétés curatives des Pilules Roses du Dr Willams. Je suis certaine que sans elles notre enfant serait aujourd'hui dans le même triste état de santé—une véritable invalide—si elle est eut la force de résister aussi longtemps à la maladie dont elle était atteinte ».

WILLIAM H. STURDIVANT.

S. G. LAVIOLETTE

MARCHAND DE

FERRONNERIE, PEINTURES, VERNIS, FAIENCE, POTERIE, &c.

Courroies pour moulins de toutes sortes, scies rondes,

Coffres-forts, Poèles, Charbon, Horloges, &c.

LIQUIDATION DE

Stock de Harnais et de

VOITURES D'ETE & D'HIVER

Ces voitures sont garanties de première qualité.

M. Lavolette achète le vieux caoutchouc à raison de \$1 50 les cent livres

S. G. LAVIOLETTE

ST-JEROME

The Merchants Bank of Canada

Bureau chef.....Montreal

CAPITAL PAYE	\$6,000,000
FONDS de RESERVE	\$3,000,000

G. HAGUE,	Gérant-général.
THOMAS FYSHE,	Gérant général adjoint.
E. F. HEBDEN,	Surintendant des succursales.

SUCCURSALES DANS TOUTES LES CITES ET DANS LES PRINCIPALES VILLES
DE LA PUISSANCE DU CANADA

Fait toutes sortes de transactions de Banque.
Change Anglais et Américain acheté et vendu.
Nous escomptons les billets approuvés des manufacturiers, marchands, commerçants
cultivateurs.

Dépôts reçus et intérêts payés au taux courant.

Lettres de crédit émises payables en Chine, au Japon et dans tous les pays du monde

A. C. E. DELMEGE, Gerant

Succursale de St-Jérôme

PRIMES

PREMIÈRE SÉRIE — A tous nos abonnés pour douze, pour six et même pour trois mois, ainsi qu'à tous les lecteurs au numéro porteurs de notre coupon de prime, nous offrons un riche album du dernier

Panorama-Salon de 1897

Le Panorama reproduit les œuvres les plus importantes, — Peinture et Sculpture — exposées en mai et juin 1897 au Palais des Champs-Élysées et du Champ de Mars, à Paris. Une notice de M. Gaston Schéfer, critique d'art, accompagne chaque gravure. Le Panorama-Salon, avec ses seize belles photogravures en teintes variées, d'un travail irréprochable et d'un goût si exquis constitue une œuvre d'art vraiment riche et digne de figurer sur la table de n'importe quel salon. Aucun journal ou revue n'a encore offert, à titre gracieux une pareille prime à ses lecteurs. Nous la donnons absolument à tout abonné d'un an, de six mois ou de trois mois qui remplira le bulletin ci-contre et nous l'adressera avec le prix de l'abonnement et dix cents pour l'expédition de la prime franco à domicile. Nous la donnons également à tout acheteur au numéro qui détachera le coupon-prime ci-dessous et nous l'enverra avec 15 cts en argent ou en timbres. *On envoie fidèlement sous enveloppe de la menue monnaie renfermée dans un morceau de vieux journal.*

PLANCHES DU No. 1

- | | |
|---|--|
| 1 A. E. Artigue — Fleurs de Printemps | 9 A. Creswell — Entre l'Amour et l'Art |
| 2 L. R. Carrier — Musique de chambre | 10 F. Maissen Pauvre Vieux ! |
| 3 P. C. Chocarne — Prise de bec | 11 C. Signoret — Chasseresses |
| 4 J. V. Chelminsky — La veille d'Austerlitz | 12 Le Dru — La Défense du Drapeau |
| 5 L. P. Sergent — Ordre de charger | 13 A. J. Chautron — Idylle |
| 6 H. Guinier — Psyché et l'Amour | 14 Harris — Matinée à la Gaité-Montparnasse |
| 7 H. Zo — Avant la Corrida | 15 d'Entraygues, — Prenez garde à la peinture. |
| 8 Mlle Dufau — Fils de Mariniers | 16 P. Legrand — Devant le "Rêve" |

Bulletin d'Abonnement

Je soussigné,.....
 demeurant à..... rue.....
 Comté Province

déclare souscrire à un abonnement de..... à l'ÉGALITÉ

Ci-joint §..... en mandat, argent ou timbres-poste pour l'abonnement et la prime. *Indiquer ici le numero de la prime desiré :*

Date :

Signature.....

Adresser lettres et mandats à M. le Directeur de l'ÉGALITÉ, à St-Jerome,